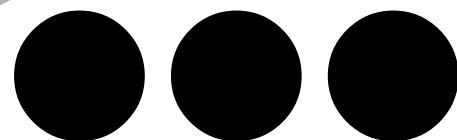


Le nouvel ATTILA

2022.

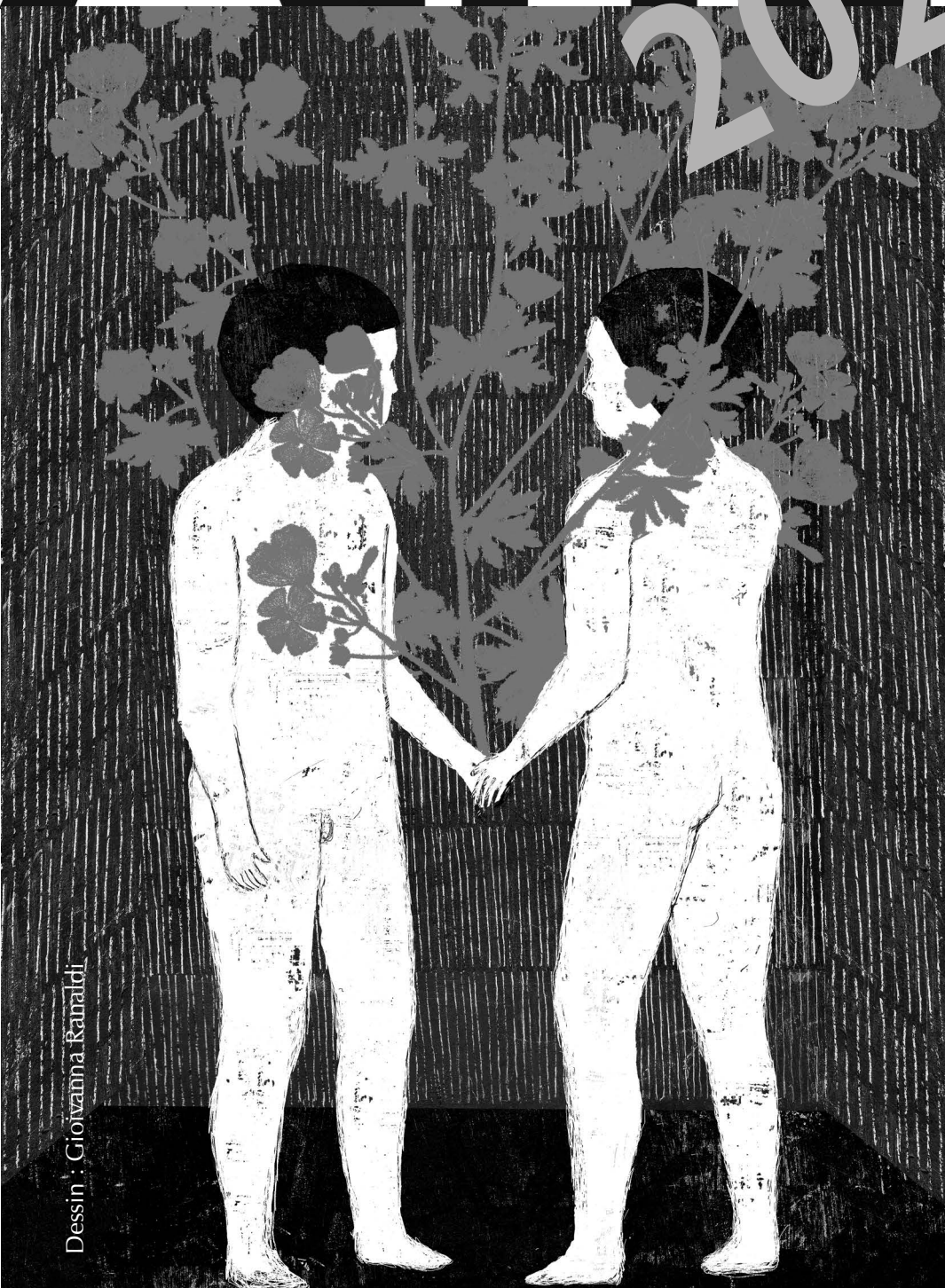


Rentrée :
la gazette

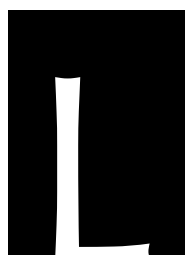
► Premiers
romans et
intimité

► Objectif :
subjectif

► Arcanes
de l'intranet



Premières fois



e nouvel Attila a toujours 20 ans. Parce que nous faisons confiance, cette année encore, aux premiers romans. Parce qu'ils et elles — ces premiers romans et ces jeunes auteurs.rices — ont tout à dire. Parce qu'ils et elles n'ont rien à perdre. Parce qu'ils et elles n'ont pas encore rencontré

le public. Parce qu'ils et elles portent un poids d'intime énorme. Parce que leur charge est pure, et leur écriture non corrompte.

Mikella Nicol a 30 ans ; Bettina Wilpert, 33 ; leurs héroïnes, entre 20 et 25 ans. Mikella écrit depuis Montréal, Bettina depuis Leipzig. L'écriture de la première est un souffle poétique qui fusionne avec la nature ; celle de Bettina résonne comme un podcast, hyperréaliste, et fait corps avec la ville. L'une a composé un chant, l'autre un procès verbal. Leurs héroïnes ont été blessées par la vie. Par une société qui ne laisse plus place à l'intimité. Par un étau qui ne prépare personne aux coups bas de l'âge adulte. Elles ont en commun de lutter, de toute leur âme, pour une forme de vérité.

◆ Benoît Viot

Mikella Nicol Sombre sororité

- Retour aux sources 4
- Souveraines de la forêt 5
Pauline Sharpeyed
- Du lac à l'écran 7
Geneviève Boiteau
- Le poème des *Filles bleues*
Anne Hébert 8
- La photographe :
Claudine Doury 9

Bettina Wilpert Mot pour mot

- Le livre dont vous êtes le.la juré.e 11
- Quatre questions de l'éditeur à la traductrice 12
- L'auteure par sa traductrice 13
- De Verbrecher à Attila : l'éditeur allemand 14

Making of 16

LA HORDE EST SUR... LE SEUIL

Autour de Morgan et Benoît, l'équipe maison que vous connaissez soit par les réseaux sociaux, soit par les libraires, gravite depuis un an toute une galaxie qui est celle du Seuil : la Horde est passée en quelques semaines de la cave d'une librairie au 7^e étage du paquebot Tempo, de 2 à 120 salariés. Parmi ceux/celles qui ont travaillé sur cette rentrée :

- la gardienne du phare, qui veille à la bonne marche et à l'aboutissement de nos projets avec autant de légèreté que de rigueur, notre première assistante dédiée, Élodie

- Les lumineuses attachées de presse qui croient aux textes autant que nous, Caroline, Marie-Claire, et dans leur sillage Laëtitia et Pauline

- Le trio qui va à la conquête du monde de la librairie en tentant de nous raisonner sur le nombre de services de presse à sacrifier à nos fidèles lecteur.rices, Pierre, Juliette et Mérézelle

- Les trois drôles de dames qui, si les livres décollent, vont nous proposer force partenariats, concours, lip dubs et stories en folies : Laure-Hélène, Julie et Noémie du marketing

- Maria et ses huit femmes de tête qui jouent à Risk depuis le service des droits étrangers

- Celle et celui qui organisent l'écheveau des allers et retours entre auteur, préparateur de copie, correcteur, éditeur et imprimeur : Virginie et Cédric à la fabrication

- Ceux grâce à qui les textes n'atrapent pas froid en n'arrivant jamais tout nus en librairies : François-Xavier et Erwan du service artistique (la maquette et l'iconographie des deux livres ici présentés, c'est eux).

MERCI !

A black and white portrait of Mikella Nicol. She is seated, leaning back slightly, with her head tilted upwards and to the left. She has short, wavy, light-colored hair and is wearing a dark, long-sleeved top. Her right hand is resting on her head, and her left hand is resting on her lap. The background is a plain, light gray.

Mikella Nicol
par la photographe
Justine Latour

Mikella Nicol, sombre sororité

Retour aux sources

Qu'est ce qui attend les jeunes femmes à l'âge adulte ?
Comment vieillir, et pourquoi l'accepteraient-elles ?

Mikella Nicol
Les filles bleues
de l'été
roman



Mikella Nicol ●

Les Filles bleues de l'été

148 p. 17€

Sortie le 26.08

« **L**e titre de mon roman est tiré d'un poème d'Anne Hébert intitulé « L'envers du monde » (dans le recueil *Le Tombeau des rois*, 1953, cf. page 8).

Quand est venu le temps de nommer le livre, je suis tombée sur le poème et il s'est imposé comme une évidence. Il s'ouvre comme suit : « Notre fatigue nous a rongées par le cœur / nous les filles bleues de l'été. »

Cette fatigue sans fond est aussi celle de mes narratrices, Clara et Chloé, amies depuis toujours. À peine dans la jeune vingtaine, elles ont l'impression d'avoir vécu des siècles. Elles n'arrivent plus à prendre part au quotidien ; Chloé, en raison de troubles alimentaires qui l'ont affaiblie et ont attiré la honte sur elle ; Clara, après qu'un homme s'est joué d'elle une fois de trop.

Quand le séjour en clinique de Chloé se termine, les filles se réfugient dans le chalet de leur enfance pour tout un été. Elles s'offrent un huis clos dans les bois, mais après s'y être enfoncées pour guérir, elles n'en retrouvent plus la sortie. « C'est ici l'envers du monde / Qui donc nous a chassées de ce côté ? » demande le poème.

Le livre pose la question de ce qui attend les jeunes femmes dans l'âge adulte. Comment vieillir et pourquoi l'accepteraient-elles ? *Les filles bleues de l'été* fait partie de la même famille que *Virgin suicides*, le film de Sofia Coppola adapté du roman de Jeffrey Eugenides. Sauf que mes protagonistes décident elles-mêmes du lieu et des conditions de leur histoire, car c'est en retournant à la terre que la féminité trouve sa meilleure vengeance. »

MIKELLA NICOL

La joie sublime de découvrir en exergue, comme on pourrait l'entendre dans le creux d'un coquillage, la résonance des *Vagues* de Virginia Woolf. Parce que les filles bleues de Mikella Nicol, Chloé et Clara, se débattent avec leurs propres vagues, se noient dans l'écume du quotidien, broyées par la marée citadine, prises dans l'étau d'un « corset imaginaire », un rouleau d'angoisses qui les asphyxie. Parce que, pour elles, impossible

mal. C'est une échappée pour arrêter l'infatigable pluie de leurs pensées, un élan pour tenter de se reconstituer, de remettre ensemble les pièces de leurs corps, ciselées par les souffrances. Il s'agit là de se sauver (s'échapper rapidement, s'enfuir, chercher refuge dans la fuite) pour se sauver (se tirer d'un danger, échapper à une catastrophe, se préserver).

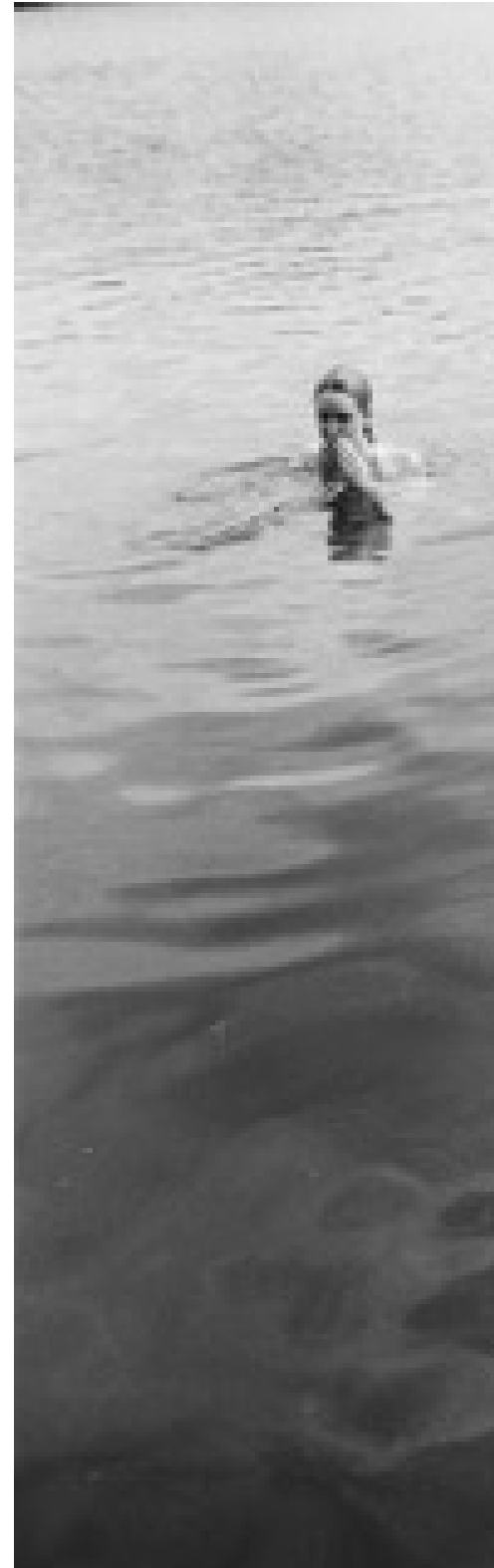
Ce n'est pas l'infini des ressacs maritimes qui sera salutaire, mais le miroir de l'eau

Souveraines de la forêt

de surmonter l'immersion dans la brutalité du réel. Comme les personnages de Woolf, elles ne savent pas « relier les minutes aux minutes et les heures aux heures, les dissoudre par une force naturelle pour composer la masse pleine et indivisible que [l'on] appelle la vie ».

Alors, suppliant l'absolu, trinquant avec le refus, elles s'offrent un été, un seul, dans le chalet de leur enfance, leur Ermitage, un lieu solitaire et écarté, au large de tout, au cœur de la forêt, pour se mettre à l'abri de tout ce qui leur fait du

calme d'un lac, où se reflète un feu de rage, perpétuellement embrasé. L'hésitation entre deux forces, l'eau et le feu, toutes deux réparatrices, et pourtant immensément dangereuses, potentiellement destructrices. Chloé et Clara pourraient y renaître, n'y devenir qu'un amas de brindilles prêt à s'embraser, ou encore deux roches lourdes au fond des poches, menaçant d'aller s'écraser dans le vide des sols aqueux.



De la grâce dans la noirceur

Rares sont les livres qui vous projettent vers les étoiles autant qu'ils vous écrasent tête contre terre. Rares sont les auteurs qui parviennent à mettre en mots la part sombre et douloureuse de la vie avec une plume miraculeusement lumineuse et pleine de grâce. Et, avec son premier roman, Mikella Nicol gravit, sans encombre, l'escalier littéraire qui nous mène à ces émotions contradictoires.

Les Filles bleues de l'été laisse entrevoir la détresse d'une jeunesse qui n'arrive pas à advenir. C'est l'inquiétante étrangeté du devenir adulte qui s'expose, cet âge où tout est possible, cette indéfinition, ce vide dangereux qui peut exploser dans n'importe quelle direction. Les menaces d'effondrement que la fin de l'enfance et de l'adolescence fait surgir, la tristesse sourde de Chloé et la rage impétueuse de Clara se dessinent dans des images, des détails bruts, qui nous atteignent bien plus insidieusement que si elles étaient dévoilées dans des paragraphes longs ou des descriptions touffues.

Les phrases s'entrechoquent, le lecteur est mordu, le venin pénètre rapidement, le rythme de la lecture et du cœur s'accélère. Les pulsions de Chloé et Clara se déchaînent. Déjà, elles sont souveraines de

la forêt, du lac, du chalet. Leurs sens parfaitement affûtés, au bord du débordement.

L'harmonie et la lumière éclatent alors, et desserrent la gorge du lecteur : nous sommes avec elles, nous nous baignons dans l'eau pure, nous courons à travers la forêt, nous fumons, lisons, buvons, dansons dans le vertige puissant créé par cet été total. Nous nous embrasons dans la flamboyance de la grâce retrouvée, avant de retomber brutalement. Car cet absolu est un trompe-l'œil, il faut revenir en ville, se jeter dans la houle suffocante. Allons-nous, avec Chloé et Clara, nous contenter de cette réalité qui oppresse, tire, jusqu'à démanteler ? Et finalement, est-ce que « nos gestes pour vivre plus fort nous permettraient de mourir plus fort » ?

Quoiqu'il advienne, le sauvetage est accompli. Par la littérature, îlot au milieu de cet océan infernal. Mikella Nicol peut nous sauver, toutes et tous, car elle n'est pas prétentieuse. Elle se passe des fioritures. Chaque page est une gifle, chaque page est absolument indispensable et précieuse.

Il n'est pas nécessaire d'aller chercher plus loin que l'alternance, parfaitement réglée, des voix des deux jeunes femmes : Clara et Chloé sont des doubles, des reflets, un continuum. Ce ne sont plus des monologues intérieurs comme chez Woolf. Et





NICOL

Du lac à l'écran. Le film par sa réalisatrice

J'ai lu *Les filles bleues de l'été* dans un appartement canadien durant un hiver trop froid. Personne ne me l'avait conseillé, j'avais touché le livre du bout des doigts dans une librairie et lu le quatrième de couverture : « *Nous sommes les étrangères. Ce n'est pas d'eux que nous avons peur, mais de nous parmi eux.* »

Conquise par ces mots, j'ai commencé ma lecture, enrobée dans une couverture chaude, rêvant à l'univers estival de Clara et Chloé malgré les tempêtes de neige de décembre qui faisaient craquer les murs, et siffler les fenêtres mal isolées.

Rapidement, le roman m'a habité par sa pensée forte et féministe. Plus je me promenais entre ses pages, plus je voyais des images, des lieux : j'avais des sensations visuelles. J'en étais à ma dernière année de production cinématographique et j'ai contacté Mikella pour adapter le livre en court-métrage. Au bout du fil, son editrice m'a donné sa confiance.

Mon exemplaire du livre est devenu un environnement fertile, déchiré et vivant. J'ai voyagé avec lui, l'ai annoté, traîné sous la pluie pour en comprendre chaque phrase avec justesse et douceur. La transposition des événements en images et en dialogues a exigé

un long et patient travail d'écriture avant d'entamer le dialogue avec les comédiennes, Marianne Fortier et Léa Roy. Au bout de vingt versions du scénario, j'avais construit un univers nouveau, magique, qui exprimait notre sentiment du livre.

Avec la productrice du film, Mérédith Gonzalez-Bayard, nous avons après plusieurs refus décidé de le produire nous-mêmes. Sans argent, un film se fait avec des professionnels dévoués prêts à trouver des solutions, des artistes créatifs et amoureux du projet. Faire de la pluie avec un boyau d'arrosage, faire briller la terre avec des paillettes et fendre une moustiquaire parce qu'une comédienne devra incarner son personnage avec force. J'ai eu la chance d'être accompagnée par des amis et collègues croyant en la légitimité du scénario.

Bientôt, le film sera prêt à être montré devant public. *Les filles bleues de l'été* marque les débuts d'une longue lignée de projets pour rêver et construire ensemble un univers artistique qui nous représente. J'ose croire que son adaptation donnera au roman de Mikella une nouvelle dimension qui pourra, elle et moi, nous élever.

Images du film tiré du roman
par Geneviève Boiteau.
Photo : Romain Rabasa.

◆ Geneviève Boiteau
(scénariste et réalisatrice)

Les filles bleues d'Anne Hébert

Poème « L'envers du monde »
(Le Tombeau des rois, 1953)

*« Notre fatigue nous a rongées par le cœur
Nous les filles bleues de l'été
Longues tiges lisses du plus beau champ d'odeur.*

*Désertées de force
Soulever des pierres dans le courant,
Dévorées de soleil
Et de sourires à fleur de peau.*

*Hier
Nous avons mangé les plus tendres feuilles du sommeil
Les songes nous ont couchées
Au sommet de l'arbre de nuit*

*Notre fatigue n'a pas dormi
Elle invente des masques de soie
Des gants d'angoisse et des chapeaux troués
Pour notre réveil et promenade à l'aube.
Rayonnent après la vie nos pas
De patience et d'habitude.*

*Dans nos mains peintes de sel
(Les lignes du destin sont combles de givre)
Nous tenons d'étranges lourdes têtes d'amants
Qui ne sont plus à nous
Pèsent et meurent entre nos doigts innocents. »*

NICOL

pourtant le silence est tout aussi prégnant : le dialogue et la prise de parole sont superflus. Osons parler de monologues extérieurs : l'une pouvant sans cesse lire le flux de pensées, le flux corporel de l'autre, comme dans un miroir. L'acuité des perceptions, des sens et le retour à soi suffisent à raconter.

Le langage de l'incroyable sororité

Si l'on devait nommer un tiers personnage non secondaire dans ce roman, ce serait la nature – le lac, la forêt, les feuilles, les étoiles. Elle seule s'immisce dans l'incroyable sororité qui se joue sous nos yeux. Parce qu'elle fusionne avec l'entité Chloé-Clara, parce qu'elle leur offre un nouveau langage (« le vocabulaire de la forêt ») et la possibilité du soulagement.

Ces filles bleues sont nécessaires parce qu'elles incarnent nos peurs – « que la noirceur vienne en plein jour, l'ennui, mourir sans avoir compris pourquoi il avait fallu vivre » – elles nous incarnent. Ces filles bleues c'est nous. Ce sont toutes les femmes égarées dans un siècle d'anxiétés, de tristesses, et d'absence de promesses. Je vous souhaite d'accepter de vous scruter dans le miroir qu'elles vous tendent.

• PAULINE SHARPEYED

À l'intersection du réel et de la fiction, Claudine Doury aborde les notions de mémoire et de transition, notamment autour de l'adolescence et du voyage, thématiques centrales dans son œuvre (séries « Rites de Passage » et « La peur du loup »).

La photo « Nous n'irons plus au bois », immédiatement retenue par Mikella Nicol parmi celles qu'on lui proposait, est tirée de sa série « Sasha », conte photographique sur la fin de l'enfance inspirée par la propre fille de la photographe.

Des jeunes filles y apparaissent, au bord d'un déclic, d'un entre-deux. Au seuil d'une lumière incertaine, elles semblent engagées dans un rite. Couvertes de feuilles, de boue, de fumée, immergées dans l'eau jusqu'au cou, marchant sur leur reflet, elles reflètent « une mélancolie troublante et stoïque », transpercée « par une vie intérieure éruptive » : la face cachée de cet état de transition qu'est l'adolescence.

Claudine Doury a publié six ouvrages monographiques : *Peuples de Sibérie* (Le Seuil, 1999), *Artek, un été en Crimée* (La Martinière, 2004), *Loulou Beauty* (Le Chêne, 2007), *Sasha* (Le Caillou Bleu, 2011), *L'Homme Nouveau* (Filigranes, 2017) et *Amour* (Chose Commune, 2019).

La photographe : Claudine Doury



Bettina Wilpert

Mot
pour
mot

Bettina Wilpert par la photographe
Sabrina Richmann

Le livre dont vous êtes le.la juré.e

Construit comme une enquête, *Ça n'arrive qu'aux autres* retrace les semaines qui précèdent et suivent une agression présumée. Ni l'entourage ni le lecteur ne sont épargnés.

■ té 2014. Lepizig, Coupe du monde de football. L'Allemagne va accabler le Brésil dans une finale légendaire. Autour de l'université se joue un drame d'une autre ampleur.

Anna rencontre Jonas sur les marches de la bibliothèque. Elle vient de finir ses études et travaille la nuit dans un bar qui donne des concerts, il poursuit sa thèse et est membre actif d'une association de jeunes radicaux. Elle, est d'origine ukrainienne, lui a gardé un souvenir ébloui d'un Erasmus à Kiev. Elle n'est jamais d'accord avec personne, il aime la controverse. Ils se plaisent, s'intriguent, s'agacent, se revoient.

Au milieu d'un anniversaire très alcoolisé, Anna et Jonas partent se promener. Anna arrache aux rétroviseurs des voitures les petits fanions aux couleurs de l'Allemagne. Ils s'embrassent. De retour à la

fête, Anna perd à des jeux d'alcool et est bientôt incapable de tenir debout. Jonas se dit qu'il vaut mieux qu'elle dorme chez lui. Ils passent la nuit ensemble. Le lendemain, au réveil, Anna sait que quelque chose ne s'est pas passé comme il faut.

Hantée par les flashes qui lui reviennent à l'esprit, sans savoir quels mots utiliser pour les décrire, ni la meilleure démarche à accomplir, Anna s'isole des semaines durant, garde le silence, n'ose se confier à personne. Elle se sent victime, et coupable.

Jonas est à des lieues de penser à la même chose qu'Anna. Quand elle dépose plainte, deux mois plus tard, et que la police vient le réveiller à cinq heures du matin, il pense d'abord que c'est pour les menus tracts antiracistes. Quand on lui parle de la nuit en question,

● Bettina Wilpert

●
Ça n'arrive qu'aux autres
Traduit par Julie Tirard
176 p. 18€.

BETTINA WILPERT
 ÇA N'ARRIVE QU'AUX AUTRES
TRADUIT PAR JULIE TIRARD

ROMAN
LE NOUVEL ATTILA

il jure qu'il s'agissait d'un rapport consenti – il en est convaincu.

Écrit comme un podcast, dans le sillage d'une narratrice-journaliste invisible, *Ça n'arrive qu'aux autres* retrace parole après parole, parole contre parole, les jours qui ont précédé l'agression, et les semaines qui ont suivi. Les « héros malgré eux » racontent comment leur quotidien a subitement changé, mais aussi celui de leurs amies, coloc, profs, frères, sœurs, patrons, ex et parents.

La force du roman, sa supériorité sur toute enquête ou article de magazine, est qu'elle pousse à s'identifier : on ne perd pas de temps à se demander qui ment, on est d'emblée immergées dans la psyché de deux personnages qui cherchent une

vérité, une réponse, une justice.

Bâti tel un dossier judiciaire, riche en suspense, ce roman politique haletant se lit la boule au ventre et donne l'impression d'être dans la peau d'une jurée. Il dénonce la prétendue zone grise mise au jour par #MeToo, tout en soulevant des questions de fond sur l'époque : notre rapport à l'alcool, la définition et la pédagogie du consentement, la culpabilisation des victimes, le laisser-aller et le manque d'engagement de la police, l'arbitraire social. Soulignons qu'il a été écrit alors que la loi allemande associait viol et violence, loi qui a depuis été modifiée.

◆ Benoît Virot

Quatre questions de l'éditeur à la traductrice Julie Tirard

◆ Tu as déjà traduit des essais et du théâtre, mais c'est ton premier roman, pourquoi celui-ci ?

Quand je l'ai lu à sa sortie, j'ai été extrêmement touchée par sa justesse et le brio avec lequel Bettina Wilpert raconte cette histoire. C'est un exploit de n'être tombée ni dans le pathos ni dans le jugement. Et puis ce suspense... On sait exactement ce qui va se passer, et en même temps on ne peut pas le lâcher. Le rythme a été parfaitement pensé, chaque changement de point de vue arrive au bon moment. Je l'ai lu d'une traite. Comme toutes celles et ceux à qui je l'ai prêté d'ailleurs. C'est vraiment un texte où la forme et le fond se tiennent à merveille.

◆ As-tu dû parfois aménager le texte allemand ?

Oui, dans le temps du récit. Le roman est une succession de témoignages, recueillis par une journaliste qui est allée voir toutes les personnes touchées de près ou de loin par cette nuit où Jonas viole Anna. Tout est écrit au prétérit, l'équivalent du passé simple et de l'imparfait en français. Mais si on avait utilisé le passé simple (« Anna raconta que (...) »),

SUITE P. 15



La couverture du livre a été imprimée aléatoirement en deux couleurs : l'une noire, l'autre jaune, en écho aux deux paroles et aux deux visions qui s'expriment dans le texte.

Le parti pris graphique, ultra stylisé, a été choisi en hommage au style direct de Bettina Wilpert, digne d'une enquêtrice invisible rapportant les paroles des personnages.

La typographie est inspirée de la couverture allemande.



Bettina Wilpert

Née en 1989, Bettina Wilpert grandit près de la frontière autrichienne en Bavière, puis s'installe à Berlin où elle se consacre à l'anglais et aux études culturelles, avant de rejoindre l'institut de littérature de Leipzig. Elle publie dans différentes revues avant de se lancer dans l'écriture de *Nichts, was uns passiert* en 2015. À l'époque elle donne des cours d'allemand auprès de populations migrantes l'après-midi et consacre ses matinées à écrire. Si Bettina qualifie ses romans de « réalistes, ou néo-réalistes », citant volontiers Annie Ernaux comme source d'inspiration, il est évident qu'ils sont également politiques, féministes, engagés.

La rencontre avec Verbrecher a lieu en novembre 2017. Convaincue de l'importance et de l'immédiateté du texte (nous sommes en plein déferlement #MeToo), la maison d'édition chamboule son programme et *Ça n'arrive qu'aux autres* sort tout juste deux mois plus tard, en janvier 2018. Le succès est immédiat, auprès de la presse comme du public : « Que le livre s'inscrive dans le mouvement #MeToo était une bonne chose, et en même temps un peu dommage car de nombreux journaux ont laissé de côté style et narration pour ne parler que du fond » raconte l'autrice. Le livre reçoit le prestigieux prix ZDF-aspekte du meilleur premier roman (la ZDF étant la 2e chaîne de télévision

publique allemande), les retirages s'enchaînent, les lectures se succèdent dans les instituts littéraires des grandes villes et auprès de publics scolaires. L'autrice est également invitée à lire et intervenir au sein de plusieurs groupes et collectifs politiques ainsi que dans différentes associations d'aide aux victimes de violence sexistes et sexuelles.

Le 8 mars 2022, sort son deuxième roman, *Die Herumtreiberinnen*. On y suit trois jeunes femmes, à trois époques différentes, dont les histoires ont toutes pour point commun un immeuble emblématique de la ville de Leipzig...

Leipzig, sa scène de gauche, son histoire politique, déjà au centre de *Ça n'arrive qu'aux autres*, est la ville où Bettina Wilpert « s'est tout de suite sentie chez [elle] ». Elle vit à Connewitz, un quartier au sud de la ville, jeune et très politisé : « Ici on ne vous laissera pas vous promener avec des symboles ou des tenues néonazies. »

Avant d'être traduit en français, *Nichts, was uns passiert* a été traduit en néerlandais, grec et slovéne. Adapté en livre audio, et au théâtre à trois reprises, il sortira bientôt sur les écrans de télévision allemands. L'autrice, quant à elle, s'apprête à passer l'été en résidence à la Villa Aurora de Los Angeles qui lui a récemment décerné une bourse de travail.

De Verbrecher à Attila

L'éditeur original du texte allemand a pour nom Verbrecher... qui veut dire « hors-la-loi », « criminel ». Mais encore ?

• JULIE TIRARD

Au début des années 90, deux étudiants en littérature, déçus de lire dans des interviews que leurs auteurs^{rices} préférées disposent de manuscrits qui n'ont jamais été publiés, décident de se faire passer pour une maison d'édition afin de lire leurs textes. Pour cela, il leur faut un nom et un papier à en-tête, ce sera Verbrecher Verlag (« Verbrecher » : le malfaiteur, le hors-la-loi) et un petit logo dessiné à la main. La maison naît, pour de vrai, en 1995. Située à Berlin dans le quartier de Kreuzberg, elle est toujours demeurée indépendante.

Verbrecher Verlag est identifiée comme une maison engagée, ancrée à gauche. C'est chez Verbrecher qu'est paru *JuJa*, le premier roman de Nino Haratischwili, l'autrice depuis multirécompensée,

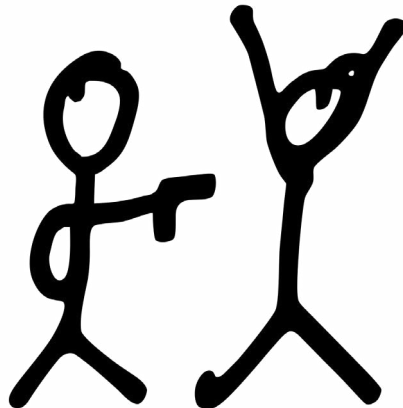
ainsi que les premiers textes du dramaturge Milo Rau ou de la romancière Anke Stelling.

Connue pour ses romans singuliers, Verbrecher Verlag l'est aussi pour ses essais, souvent écrits à plusieurs mains, sur des sujets aussi variés que brûlants : *La Normativité gay** de Judith Coffey, par exemple, aborde l'intersectionnalité au prisme de la judaïté et de l'antisémitisme ; *after europe** (ouvrage collectif) s'attaque aux structures

coloniales et colonialistes de nos sociétés ; *La Responsabilité de la gauche** de Jan Korte exhorte les partis de gauche à dépasser leurs contradictions ; *Droits des femmxs, haine des femmxs, antiféminisme et ethnicisation de la violence** réunit des textes dénonçant les menaces qui pèsent sur les acquis des mouvements (queer) féministes.

Verbrecher Verlag – gute Bücher! (« Verbrecher Verlag – de bons livres ») est le slogan de la maison, simple, efficace, comme ses couvertures : lettres bâtons sur fond de couleur unie — dont est inspirée la couverture française — reconnaissables dans toutes les librairies par les amateur^{rices} de bons livres, oui. De ceux qui font bouger les lignes.

* Titres traduits par nos soins, mais œuvres non encore publiées en français.



Quatre questions à la traductrice Julie Tirard (suite)

la concordance des temps nous aurait forcées à utiliser le plus-que-parfait sur toute la longueur du récit, on se serait endormies ! En français on a la chance de pouvoir utiliser le présent de narration – on connaît ça dans les biographies par exemple – même en littérature. Ça rend le texte plus vivant, plus direct. Et c'est ce qu'il fallait pour rendre le ton très « podcast » du livre. On ressent bien mieux la tension qui monte. Le passé simple, jamais utilisé à l'oral, aurait créé une trop grande distance. Ce n'est pas rare qu'une traductrice décide de changer le temps du récit. Un exemple assez récent est la retraduction de *1984* par Josée Kamoun.

♦ Tu m'as dit avoir utilisé un outil original pour trouver le ton juste...

Il existe cinq versions différentes du premier chapitre. J'ai tout essayé : passé simple, imparfait, passé composé, présent... Le « tout présent » avait ma préférence mais m'obligeait à revoir le rythme et la ponctuation. J'avais peur de trop m'éloigner et n'arrêtais pas de revenir au plus-que-parfait. Et puis j'ai pensé à l'émission *Affaires sensibles* sur France Inter qui mêle témoignages et souvenirs à la voix journalistique. J'ai écrit une version comme si l'histoire était racontée par Fabrice Drouelle... ça a tout de suite marché. Cette voix si particulière m'a aiguillée ensuite quand je me posais des questions de rythme.

♦ Y a-t-il eu outre le temps des aspects culturels difficiles à restituer ?

D'abord, l'histoire se passe à Leipzig, et les références à la ville sont nombreuses : noms de rues, spécificités de la scène politique etc. C'est intéressant de visiter Leipzig par ce biais, mais il fallait veiller à ce que ça ne soit pas trop pour ne pas empiéter sur le suspense du récit.

Ensuite, quand je traduis, a fortiori un roman féministe, j'ai toujours mes lunettes militantes. À certains endroits j'ai eu besoin de discuter avec l'autrice pour lui proposer des modifications. Je pense à une phrase qui mettait en regard les victimes hommes et les victimes femmes, excluant les personnes non-binaires. Elle a tout de suite été d'accord pour changer. C'est un roman qu'elle avait écrit il y a cinq ans et elle n'avait pas nécessairement cela en tête à l'époque – moi non plus d'ailleurs ! Elle m'a d'ailleurs demandé si je comptais utiliser l'écriture inclusive, elle y avait pensé à l'époque mais n'avait pas osé, ça ne se faisait pas encore en littérature.

Enfin, le roman a entre autres thèmes les mots qu'on utilise – ou qu'on devrait utiliser – pour parler des violences sexistes et sexuelles. Et ce débat n'est pas forcément le même en France et en Allemagne. C'était l'occasion d'aller plus loin en se plaçant du côté de la langue française et des débats francophones – puisque

c'est la langue de la traduction. À un moment Anna se demande comment parler de ce que Jonas lui a fait. Elle réfléchit à plusieurs termes, dont celui d' « abus » – qui n'est pas présent dans le texte original, l'expression « abus sexuel » étant typiquement francophone.

Au niveau de l'histoire elle-même, je n'ai noté aucune différence culturelle. Il n'y a pas plus universel que les violences faites aux femmes.

Le dépôt de plainte, les réactions de l'entourage, les pensées qui nous traversent en tant que victimes demeurent les mêmes en France qu'en Allemagne. La seule différence est celle de la loi. Au moment de l'histoire (2014), la loi allemande ne qualifie de viol que des agressions sexuelles commises avec violence, quand en France la loi s'appuie aussi sur la menace, la contrainte et la surprise. Mais en 2016 la loi allemande a changé. La violence n'est plus un critère nécessaire. L'absence de consentement suffit. En France par contre, ce n'est toujours pas le cas... On a rajouté une note en fin de livre pour l'expliquer. Je trouve ça super que le roman ouvre une telle réflexion. C'est aussi ça la puissance de la traduction.

Recueilli par B. V.

Attali le Deux est apprenti au Nouvel Attila. Patriote mutin et aigri en raison de ses vingt années bien tassées à ne rien faire, Attali le Deux prend part à des projets d'ampleur variable au sein de la succursale créative du laboratoire attilesque.

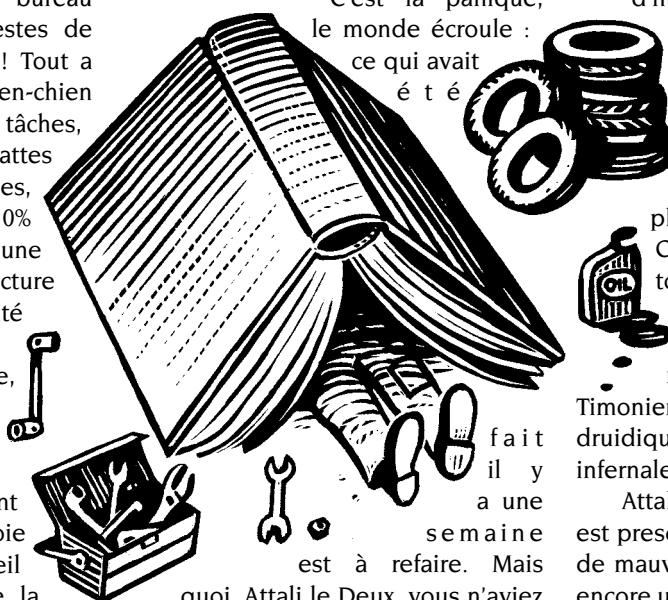
Il y a d'abord les tâches éditoriales, dont la relecture des épreuves et le dénichage de perles rares manuscrites en véritable chien truffier. Il y va à l'aveugle, Attali le Deux, il ressemble davantage à une truie. Truie truffière, cela dit.

Aujourd'hui, Attali le Deux arrive l'air vaillant et le museau relevé, prêt à enfourcher les liasses de papier griffonné qui recouvrent le bureau sous lequel il renifle les restes de manuscrits déchirés. Horreur ! Tout a été numérisé. Notre fidèle chien-chien se concentre alors sur d'autres tâches, afin de mettre à profit ses pattes arrières, trop souvent immobiles, au point d'augmenter de 110% sa probabilité de faire une embolie pulmonaire à la lecture d'un manuscrit à la préciosité gallimardienne.

Il commence, attaque, enchaîne, ne s'arrête plus. La journée est lancée, et il abat la charge de travail inespérée de 0,5 homme durant ce début de matinée : il louvoie sur les réseaux sociaux d'un œil distrait, tandis qu'il prépare la rédaction de différents textes pour

les argumentaires et quatrièmes de couverture d'ouvrages à venir. Plagier les résumés présents sur les éditions originales des romans étrangers cédés ne lui vient (presque) pas à l'esprit. Il peut alors, une fois ces missions terminées, se concentrer sur d'autres tâches, moins rédactionnelles : gestion de contrats, factures, création de pré-maquettes, recherches iconographiques. Mais voilà-t-y pas que les alarmes rouge pinpon se mettent à clignoter frénétiquement au sein de sa boîte mail. Il ne glane que quelques mots d'une langue semi-étrangère : PIM, Dilicom, réunion de représ, mettre argus intranet aujourd'hui, très très très cordialement.

C'est la panique,
le monde écroule :
ce qui avait
été



fait
il y
a une
semaine
est à refaire. Mais
quoi, Attali le Deux, vous n'aviez
pas cliqué sur la petite icône cachée

sur l'onglet 19 de l'extranet numéro 3 la dernière fois ? Ah si si mais je n'avais sans doute pas double cliqué sur l'icône chameau qui se trouvait à sa droite, c'est la nouvelle norme depuis la réforme de l'intranet datant de la veille à 18h.

Réessayer de dompter la machinerie. Échanges de mails. Aller voir une personne qu'Attali le Deux mettra vingt minutes à trouver au sein de l'entreprise, qu'il n'a jamais vue (et réciproquement) et à laquelle il s'adresse pourtant en ces termes : « Collègue n°Numéro 17, quel bonheur de pouvoir t'adresser ce mail en cette magnifique journée printanière ! » Après avoir versé quelques doses d'huile virtuelle, le feu s'éteint partiellement, mais les mécanismes demeurent aussi obscurs dans son esprit que les formules d'alchimie permettant de transformer le travail plombant en écu d'or clinqant. Cliquer frénétiquement sur tous les boutons en espérant une quelconque réaction. « Oui Oui, j'ai tout compris » répète Attali le Deux au grand Timonier en tentant des incantations druidiques afin de dompter la machine infernale.

Attali le Deux, c'est moi. Et son récit est presque vrai. À un ou deux détails de mauvaise foi près. Il y a peut-être encore une chose que je n'ai pas dite : je suis un filou, un escroc ; il est temps de partir en loucedé pendant que tout un chacun est occupé à essayer de jeter des seaux d'eau sur sa propre alarme d'e-mailing retorse ! Voilà ma mission-magouille favorite. Direction les librairies ; pour faire connaître nos ouvrages et voir quelques figures asservies à leurs propres lois...

ATTALI LE DEUX

Extra-net

Rapport d'un apprenti pas sage

Couverture : dessin de Giovanna Ranaldi tiré de *La Grande eau*, 2015
4e : dessin de Mathias Lehmann tiré de *Comment élever votre Volkswagen*, 2014

16

e3ged